

---

## NEO-CONSERVATISME ?

---

René MULET-MARQUIS  
Irem de Lyon

Depuis quelques années se développe en France un mouvement néo-conservateur qui a su petit à petit gagner des batailles culturelles en s'implantant dans les médias. Il ne s'agit pas seulement de débats d'idées : ce mouvement influence désormais directement la politique de notre pays et plus spécifiquement sa politique éducative. Des groupes autoproclamés sauveurs des lettres, des sciences, de la maternelle ou de l'université connaissent quelques succès de librairie. Les ouvrages liés à cette mouvance utilisent peu ou prou toujours les mêmes méthodes et sont souvent des clones les uns des autres. Un vocabulaire violent tout d'abord : il n'est plus question de réfléchir aux problèmes rencontrés par l'école mais de dénoncer « La fabrique du crétin »<sup>1</sup> Il ne s'agit plus de penser l'école mais de la discréditer et pour ce faire tous les arguments sont bons, surtout ceux de mauvaise foi. Un petit nombre d'exemples sont ressassés jusqu'à la nausée (la pâte à crêpe ou le référentiel bondissant s'il s'agit des IUFM), sans plus se préoccuper de savoir si ces exemples ont eu une

quelconque importance voir une quelconque existence. Le mot d'ordre est simple : il faut faire table rase de notre école et se tourner au plus vite vers le passé tant pour les programmes que pour les méthodes d'enseignement.

Le point de vue de J-P Ferrier paru dans le numéro précédent s'apparente aux textes de cette mouvance : violence du propos, affirmations non fondées visant à discréditer plus qu'à analyser, exemples déjà vus dans d'autres textes sans plus de prise de recul. Nous allons illustrer ces différents points.

Tout d'abord la violence du propos. En parlant de la façon d'aborder les opérations dans l'enseignement primaire l'auteur utilise l'expression « la survivance de la dictature de l'abstraction » ! Voir dans les marronniers des gazettes, au moment de la rentrée, un titre sur la dictature des mathématiques ne nous surprend plus, mais lire sous la plume d'un mathématicien que l'on ne peut pas soupçonner d'ignorer le sens des mots « la dictature de l'abstraction » est proprement stupéfiant. Il est légitime de s'interroger sur la

---

(1) Jean -Paul Brighelli, La fabrique du crétin, folio

meilleure façon d'aborder un concept et J-P Ferrier a parfaitement le droit de donner son opinion sur l'approche des opérations. Mais quelle place laisse-t-il à un dialogue serein avec un contradicteur qui ne partagerait pas ses idées ?

Continuons par une formulation visant à discréditer avant tout début d'argument. On trouve un peu plus loin dans le texte : « le prétendu "calcul instrumenté" » (les guillemets intérieurs sont de J-P Ferrier. En quoi le calcul instrumenté est-il prétendu ? Bien loin d'être une pratique récente le calcul instrumenté a l'âge des mathématiques. Tous ceux qui font usage du calcul ont cherché à alléger leur tâche en utilisant des outils : abaques, bouliers, machines diverses. Il faisait parti de la scolarité du lycéen d'antan d'apprendre à les utiliser. Tous ceux qui ont commencé leur parcours scolaire il y a quelques décennies ont pratiqué assidûment les tables de trigonométrie et de logarithmes. Le calcul instrumenté est donc loin d'être une caractéristique de l'enseignement actuel et affirmer qu'il « est venu à point pour discréditer les techniques » relève du fantasme.

Voici maintenant un exemple de déjà vu<sup>2</sup> : « au fondement de la science on trouve le vrai problème posé par Euclide de la superposition des triangles. Jamais en revanche ne se posera de problème de figures téléphonées ». Cet exemple est tout sauf pertinent. Accordons tout d'abord à l'auteur qu'Euclide ne se posait pas de question concernant le téléphone... Pour aller au-delà d'une plaisanterie (facile), la question de la superposition des triangles est de caractériser un triangle pour savoir

avec certitude si un second triangle, auquel on ne peut pas physiquement, le comparer lui est superposable. C'est bien cette question qui est posée aux élèves dans l'activité des figures téléphonées. J.P. Ferrier a le droit de ne pas aimer mais c'est affaire de goût et pas de sens.

Poursuivons avec une affirmation assénée avec conviction mais qui ne repose sur rien : « *Il est assez mal venu de les — les grands noms des mathématiques — citer dans le monde des Irem* ». Là encore pourquoi une telle affirmation ? Il suffit de regarder la liste des publications d'un Irem (par exemple celui de Lyon) pour trouver « Textes fondateurs du calcul infinitésimal », « L'axiomatique de Hilbert » et des ouvrages sur Euclide, Desargues, Fermat, Euler, Lagrange et Legendre !!!

Citons encore : « *La question est de décider quel est l'objet des mathématiques, quel est l'objet de leur enseignement. C'est une question difficile, à laquelle je suis bien incapable de répondre et qui se prête mal à un large débat. On peut trouver des éléments auprès des grands noms qui se sont intéressés à l'enseignement des mathématiques : Poincaré, Lebesgue, Elie Cartan, comme aujourd'hui Laurent Lafforgue* ». On peut bien sûr lire avec un grand intérêt les textes des mathématiciens. Mais le point de vue de Jean-Pierre Ferrier contient la limite de cet exercice quand on cherche à en tirer des conclusions sur ce qu'il convient d'enseigner : la réforme dite des mathématiques modernes, dans ses contenus, a été largement pilotée par des mathématiciens. Force est de constater que ce n'est pas une garantie de réussite. De plus les plus grands mathématiciens peuvent avoir des engagements personnels qui n'en font pas de bons candidats à une défense et rénovation

(2) Bkouche Repère IREM

de l'école. Laurent Lafforgue en est un exemple. Citons-le :

« Pour jouer son rôle de levain dans la pâte, l'Église n'a pas besoin d'être très nombreuse : il suffit de petites communautés très fortes, libres de tout désir de plaire et de se conformer au modèle ambiant, et enracinées dans la foi, sur laquelle tout peut être reconstruit. Concrètement, je rêve par exemple qu'en France certains établissements confessionnels pourraient choisir de quitter le régime des "établissements privés sous contrat" et de recouvrer une liberté pleine et entière. »<sup>3</sup>

Le texte de J.P Ferrier est à l'image de nombreux autres textes publiés sur l'école et n'apporte pas une perspective nouvelle. Je peux partager un diagnostic : je pense que l'école ne va pas bien (encore que cet avis mérite d'être nuancé, il est faux de dire qu'il n'y a plus aucun apprentissage à l'école) mais je diverge sur les causes et donc sur les remèdes. Analyser les problèmes de l'école uniquement en termes de programmes et de méthodes d'enseignement qui se seraient profondément dégradés conduit à la conclusion suivante : il faut

revenir à un âge d'or qui se situe dans le passé. Je ne crois pas que revenir à ce qu'était l'enseignement il y a trente ans, ou à quarante ans ou plus, que ce soit en termes de programmes ou de méthodes (en général on fixe la barre au moment où l'on était soi-même scolarisé) constitue une solution aux difficultés scolaires actuelles. Les tenants de ce retour en arrière confondent allègrement les programmes et ce qui est enseigné, et ce qui est enseigné et ce qui est appris. Certes la division était au programme des premières années de l'école primaire, mais combien d'élève en maîtrisaient la technique et étaient capable de l'utiliser à bon escient ? Rappelons que, des années 1900 aux années 1950, un français sur deux ne décrochait pas le certificat d'étude ! Voir dans l'école du passé une école de la réussite qui serait un modèle pour le présent est une illusion.

Là où l'école connaît le plus de difficulté c'est là où se sont créés des ghettos de pauvreté économique et culturelle. Ces questions ne se régleront pas en terme de programme, même si les programmes ne sont pas neutres, et il est dangereux de le laisser penser. Je crois profondément que c'est une illusion.

---

(3) Le texte complet est consultable à l'adresse : <http://www.ihes.fr/~lafforgue/textes/Gaz105Tribune1.pdf>  
Il est paru dans la Gazette des mathématiciens.